

## CHAPITRE 4. CHOIX RATIONNEL, RICHESSE ET CONSOMMATION (ROBBINS)

### 1. Introduction.

Révolution marginaliste, fin XIXe, début XXe. Bouleversements conceptuels

Théorie de la valeur : valeur définie par l'utilité, fct croissante de la rareté des biens (rareté naturelle ou après prod°, résume l'offre), et fct décroissante de l'utilité (résume la demande)

Définition de l'efficacité : effce allocative plutôt que Pive. L'acct de la prod et de la Pté n'est plus l'objectif, mais l'allocation la plus efficace (collectivement rationnelle) au regard des préférences des agents.

Un seul auteur, pas majeur, Robbins (1er XXe s) : croissance ou pas selon les désirs des agents.

Au regard de la question écologique, rupture avec l'ambition classique et marxiste d'un progrès par la prod° et la Pté. La prise en compte de la contrainte écologique dépend des préférences et de la rationalité individuelle, la rationalité est définie de manière très large, peut inclure les préoccupations écologiques.

Rappel sur chap 2 et 3 :

La pensée classique est marquée par l'ambivalence : elle construit un agent dont la survie est menacée par la rareté des ressources, dévoré par l'inquiétude de la survie, dont la vie est entièrement prisonnière de l'économie entendue comme moyen d'assurer sa subsistance. Elle découvre l'accumulation de capital et le dvpmnt des échanges comme moyen d'échapper à cette prison de la nécessité. Mais le moyen menace à son tour de devenir la finalité de l'activité, en lieu et place de sa finalité dernière. Le désir d'améliorer la condition économique future fait renoncer à toute amélioration présente, l'envahissement par l'économie réapparaît, renversant toute rationalité.

L'économie que dessine Marx, à la différence de l'économie capitaliste, ne s'enferme pas dans l'alternative entre l'accroissement des biens pour en jouir dans le présent et l'accumulation du capital en vue d'une jouissance future. Marx pense que, quoique les besoins s'accroissent, la puissance productive s'accroît davantage encore, de sorte que l'empire de la nécessité – la vie économique – se réduit. Le développement économique, loin d'envahir nos vies, permet au contraire de consacrer du temps aux activités qui, quoiqu'elles exigent des ressources, n'ont pas pour finalité l'économie. Mais dans l'éco capitaliste, la nécessité de maintenir un taux de profit suffisant enferme tous les agents dans une éco qui met le travail au service du capital qui est du travail mort.

Marx toutefois n'indique pas les raisons qui gouvernent les choix, individuels ou collectifs, des agents économiques, entre les trois usages de l'accroissement de la productivité. Pourquoi les agents ou les sociétés choisiraient-ils diminuer le temps consacré à la satisfaction des besoins au lieu d'accroître la consommation, présente ou future ? Le tournant marginaliste de la pensée économique présente ici l'intérêt de construire un agent qui choisit entre ces différents usages, selon un principe de choix résumé dans la notion de préférence. C'est ce principe, et ses conséquences sur la place de l'économie dans la vie humaine, qu'il s'agit maintenant d'étudier.

## 2. Valeur utilité et arbitrage

A l'inverse des classiques, la pensée marginaliste fait dépendre la détermination des prix d'équilibre de conditions à la fois de l'offre et de la demande. Il n'y a plus de distinction entre prix de marché et prix naturel. L'équilibre est défini par l'égalité entre offre et demande, sur un marché (éq partiel) ou sur tous les marchés (éq général). Au centre de cette détermination du prix, le choix rationnel du consommateur

### a) *VE et utilité : le paradoxe de l'eau et du diamant*

Les classiques avaient bien mentionné l'utilité des biens, qui est la raison de la demande. Mais le paradoxe de l'eau et du diamant disqualifie l'utilité comme cause de la valeur des biens :

Smith : Le mot valeur a deux significations différentes : utilité ou pouvoir d'achat d'autres mchses. VU ou VE. Or les deux valeurs ne sont pas proportionnelles : « des choses qui ont la plus grande valeur en usage n'ont souvent que peu ou point de valeur en échange; et au contraire, celles qui ont la plus grande valeur en échange n'ont souvent que peu ou point de valeur en usage. Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter; à peine y a-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises.

Disqualifie l'utilité comme cause de la VE, même si elle en est une CN : un bien sans U ne serait pas ddé donc n'aurait aucune VE.

### b) *Résolution du paradoxe par le concept d'U marg et le calcul du Cr : l'arbitrage rationnel*

Présentation orale différente en 2024. Un seul bien. Arbitrage Cr / Pr / Equilibre

L'utilité d'un bien varie non pas seulement avec les goûts des agents mais avec la qté de biens dont ils disposent et leur appréciation subj de l'utilité du bien. Ce qui détermine la VE est l'U marginale du bien : l'U de la dernière unité consommée, i.e. le supplément d'U attendu de

l'acquisition et de la consommation d'une unité supplémentaire de bien. Cette  $U'$  est toujours positive sauf quand on atteint la satiété.

Rq : ici,  $U$  a un sens abstrait, opposé de Marx pour qui l' $U$  est concrète et donc l' $U$  de deux biens qualitativement différents est incomparable, ici, toutes les  $U$  concrètes peuvent s'exprimer en une  $U$  abstraite.

Le calcul du consommateur : en éco d'échange, chaque  $C_r$  dispose d'une qté initiale de chaque bien (une qté peut être nulle mais pas toutes sinon échange impossible). Il demande des qtés jusqu'à ce que les prix relatifs ( $VE$ ) soient égales aux rapports d' $U$  marginales. Raisonement fondé sur le calcul économique du consommateur avec un raisonnement à la marge, i.e. fondé sur les dernières unités demandées et consommées (math : variations infinitésimales des qtés offertes et ddées, dérivée).

Raisonnement : Entre deux biens 1 et 2 (2 = monnaie pour simplifier), le  $C_r$  choisit des qtés en comparant ce que lui coûtent les biens (leur  $VE$ ,  $p_1/p_2$ ) et ce qu'ils lui apportent :  $U'_1/U'_2$ .

On suppose  $p_1 = p_2 = 1$ . Pour un  $C_r$ , si  $U'_1 > U'_2$ , alors, en renonçant à une unité du bien 2, il obtient 1 unité de bien 1 qui procure une satisfaction  $U'(1)$  supérieure à la perte d' $U$  qu'entraîne le renoncement à une unité de 2. La perte d' $U$  est inférieure au gain d' $U$  du fait de la consommation.

Le fait que l' $U'$  de 1 soit supérieure à celle de 2 ne conduit pas à dder seulement du bien 1, car le prix de 1 augmente et l' $U'$ , toujours  $> 0$ , décroît avec la qté consommée. Donc renoncer à 2 accroît  $U'_2$ , acquérir 1 décroît  $U'_1$ , ce qui réduit le rapport des  $U'$ , et donc réduit l'écart entre rapport des prix (qui ne varie pas) et rapport des  $U'$ . Si le rapport des prix varie (hausse  $p_1/p_2$ ), va dans le sens d'une réduction de l'écart.

Le raisonnement s'applique tant qu'il y a écart, dans un sens ou dans l'autre. L'éq du consommateur, qui cherche la + gde  $U$ , est obtenu quand égalité.

La  $VE$  est donc dét par l' $U'$ , qui dépend des qtés possédées et des préf subjectives des  $C_r$ . D'où le nom de thie subjective de la valeur.

### **c) Prix de marché : égalité entre offre et demande**

Pour qu'il y ait échange, il faut que réciproquement, un autre agent désire dder 2 pour offrir 1. i.e. que pour lui,  $U'_1/u'_2 < 1$ . Par exemple,  $\frac{1}{2}$ . Soit parce que ses goûts sont différents, soit parce qu'il dispose au départ d'une très faible qté de bien 2 (donc  $U'_2$  élevé) et d'une forte qté de bien 1 ( $U'_1$  faible).

Si les deux agents, en égalisant leurs  $U'$  à  $p_1/p_2$ , offrent des qtés égales à celles que l'autre offre, pas de pb, l'échange a lieu. Mais ce n'est pas toujours le cas. Alors, les prix varient de manière à réaliser l'égalité entre O et D.

Dans les conditions les + simples, la demande d'un bien décroît avec le prix relatif de ce bien : pour des goûts donnés, +  $p_1/p_2$  est élevé, plus D1 sera faible parce que le Cr doit égaliser  $p_1/p_2$  avec  $U'_1/U'_2$ , donc il faut que  $U'_1$  soit élevé, donc que la qté consommée de 1 soit assez faible. Réciproquement, l'offre croît avec le prix relatif du bien

Le prix d'éq se détermine symétriquement par les conditions de l'offre et de la dde, O croissante du prix, D décroissante.

### 3. Rareté et économie chez Robbins

Lionel Robbins, dans *l'Essai sur la nature et la signification de la science économique* paru en 1932, expose la notion néo-classique de rareté des ressources, beaucoup plus large que la notion classique. Le choix économique consiste à allouer au mieux les ressources rares en vue de satisfaire des finalités que chaque agent est supposé libre de définir, et dont la compréhension et la discussion échappent à l'économiste.

#### a) Rareté des richesses

La rareté dans la pensée néo-classique est omniprésente mais sa définition diffère de la définition classique. La richesse en effet y est indépendante du caractère matériel ou immatériel, marchand ou non marchand, des biens. La rareté des économistes classiques portait d'abord sur les ressources nécessaires à la vie. Les ressources consistaient d'abord en blé, puis en vin, en meubles, pour inclure tous les biens de consommation et jusqu'aux biens de production. La rareté néoclassique concerne indifféremment toutes les formes de richesse : les biens de consommation et de production certes, mais aussi tout ce dont on peut, directement ou indirectement, tirer satisfaction : le temps, dont on peut jouir comme temps de loisir ou faire usage dans le travail, le bonheur d'autrui lorsque le bonheur de l'agent en dépend. Une situation sans rareté est certes concevable, lorsque les ressources sont si abondantes, relativement à tous les usages que l'on peut désirer en faire, qu'il n'est plus besoin de choisir entre ces usages. On est dans une situation hors choix, et donc hors économie. Mais les conditions de notre vie rendent une telle situation impossible :

« Nous voici donc, créatures sensibles, avec des faisceaux de désirs et d'aspirations, des masses de tendances instinctives nous poussant toutes par des voies différentes à l'action. Mais le temps dans lequel ces tendances peuvent être exprimées est limité. Le monde

extérieur n'offre pas de pleines occasions de les réaliser complètement. La vie est brève. La nature est avare. Nos semblables ont d'autres objectifs que nous. Et pourtant nous pouvons employer nos existences à faire différentes choses, utiliser nos moyens et les services des autres à atteindre différents objectifs » (1932 : 27).

Une situation sans rareté serait paradisiaque et la vie humaine n'est pas une vie céleste : « Nous avons été chassés du Paradis. Nous n'avons ni la vie éternelle, ni des moyens illimités de nous contenter. Quoi que nous fassions, si nous choisissons une chose, nous devons renoncer à d'autres que, dans des circonstances différentes, nous aurions voulu ne pas avoir abandonnées. La rareté des moyens de satisfaire des fins d'importance variable est une condition à peu près générale du comportement humain » (29).

La rareté omniprésente impose donc un choix, choix nécessaire et qui doit être économique c'est-à-dire rationnel : « L'Économie est la science qui étudie le comportement humain en tant que relation entre les fins et les moyens rares à usages alternatifs » (30). Elle vise à utiliser au mieux les moyens pour atteindre les fins. La rationalité s'exerce dans la relation entre les moyens et les fins. Elle est muette sur les fins de l'agent.

#### *b) Des finalités déterminées hors de l'économie*

Les finalités des agents économiques que décrit Robbins peuvent en effet être très éloignées de ce que l'on nomme dans le langage courant des finalités économiques : « nos sujets économiques peuvent être de purs égoïstes, de purs altruistes, de purs ascètes, de purs sensuels, ou – plus probablement encore – des faisceaux mêlés de toutes ces impulsions » (97).

L'économie néo-classique n'étudie pas l'origine de ces finalités et ne prononce à leur propos aucun jugement de valeur ; elle les considère comme des données. Elle dit donc peu de chose des résultats des choix. On choisit de produire et de consommer très peu lorsqu'on accorde une grande préférence au temps libre par rapport à la consommation. On choisit d'accumuler du capital, au lieu de consommer ou de jouir d'un loisir, lorsqu'on préfère la consommation future à la consommation présente – consommation de biens comme de temps. Une communauté d'ascètes qui « proscri[t] les plaisirs des sens » (38) choisit non les mêmes biens, mais selon les mêmes principes, qu'une communauté de sybarites « aux plaisirs grossiers et sensuels » (37). Tous ces choix sont également économiques et rationnels s'ils sont conformes aux préférences des agents.

L'absence de distinction entre les finalités poursuivies par les agents, individuellement ou collectivement, appelle trois remarques.

Premièrement, dans une telle représentation de l'économie, la consommation est omniprésente. Chaque choix est un choix de consommation. Le terme désigne toutefois des choses aussi diverses que la consommation de blé, un temps de prière, de sommeil, ou le bonheur d'autrui – que l'on consomme en ce sens que l'on en tire un plaisir. La consommation ne s'entend pas ici dans sa signification ordinaire. L'envahissement de la vie par la consommation ne signifie en aucun cas que le temps soit dévoré par les activités de production et de consommation des richesses matérielles.

Deuxièmement, on ne peut affirmer que la production est omniprésente, puisque les diverses fins poursuivies, parmi lesquelles la prière pour les ascètes ou le sommeil pour les sybarites, peuvent n'exiger aucune production matérielle. La finalité dernière toutefois se conçoit à la manière d'une production. Toutes les fins (la prière ou les bonnes œuvres, les orgies ou le sommeil) convergent en une fin unique: « porter la satisfaction (l'utilité) au maximum » et les diverses « fins doivent être considérées comme très prochaines de l'accomplissement de cette fin ultime » (29). La fin ultime, l'utilité, s'exprime comme une fonction mathématique semblable à une fonction de production. De même que la production utilise du travail, des matières premières et des outils, afin de produire une quantité de bien, l'individu rationnel « utilise » de la prière, des oeuvres pour les pauvres ou du sommeil et des orgies, afin de produire une satisfaction. L'économiste appréhende cette satisfaction finale comme une quantité qu'il veut maximiser. La production en tant que telle n'est pas omniprésente mais toutes choses et, en particulier, la fin dernière visée par les agents, se conçoivent de manière productive<sup>6</sup>.

Troisièmement enfin, l'économie ici ne saurait engendrer de confusion des moyens et des fins car « *il n'y a pas de fins économiques. Il n'y a que des façons économiques et non économiques d'atteindre des fins données. Nous ne pouvons pas dire que la poursuite de fins données est non économique parce que les fins sont non économiques; nous pouvons dire seulement : elle est non économique si les fins sont poursuivies avec une dépense inutile de moyens* » (141). Refuser l'économie serait accepter l'irrationalité, le gaspillage : travailler, pour qui préfère flâner, gaspille une ressource rare – le temps – comme flâner pour qui préfère consommer le produit de son travail gaspille la même ressource, qui serait mieux employée à produire les biens qu'il désire. L'économie, ici identifiée au choix rationnel, loin d'envahir la vie des agents, repousse au contraire l'envahissement de la vie par la contrainte économique, non grâce à l'accroissement de la productivité comme chez les classiques, mais grâce au calcul rationnel qui conduit les agents à choisir conformément aux finalités qu'ils ont eux-mêmes définies.

Le temps est ici appréhendé comme une quantité abstraite, qui peut indifféremment être temps de travail ou de loisir, sans différence qualitative entre ces différents temps. De cette

quantité, l'économiste dit seulement que, puisqu'elle est rare, elle ne doit pas être gaspillée. Ni le sommeil ni la prière ne gaspillent le temps s'ils accroissent la satisfaction.

#### 4. **Efficiences collective**

##### *a) Rareté, prix et marché*

Peut-on affirmer que l'économie envahit la vie non par les activités de production et de consommation mais par l'échange et le marché ? Pas davantage. L'économie ici se définit hors du marché, lequel n'apparaît qu'au terme d'un raisonnement en deux temps.

Le premier temps est celui de la caractérisation du choix à l'échelle non plus d'un individu mais d'une communauté ou d'une collectivité. La communauté rencontre un problème économique ignoré de l'individu isolé. Ce problème consiste à passer d'un choix individuellement rationnel à un choix collectivement rationnel, d'un maximum de satisfaction défini pour chaque agent à un maximum de satisfaction défini collectivement.

Ce maximum collectif est appréhendé par la notion d'optimum de Pareto. De même que la rationalité individuelle évite le gaspillage par un agent des ressources qu'il possède, la rationalité collective exprimée par l'optimum de Pareto évite le gaspillage social. Une situation est en effet optimale au sens de Pareto s'il est impossible d'améliorer la situation d'aucun agent sans détériorer celle d'au moins un autre. Une situation sous-optimale est donc telle qu'il est possible d'améliorer la situation d'au moins un agent sans détériorer celle de quiconque. C'est, de manière évidente, un gaspillage social regrettable<sup>7</sup>.

L'optimum de Pareto se définit indépendamment de toute référence au marché, à l'échange et aux prix. Il suffit, pour déterminer l'ensemble des optima, de connaître les ressources globales de la communauté et les fins des individus qui la composent. Loin d'être omniprésent, le marché n'est pas même présent dans la définition de l'optimum. Il apparaît à l'issue du second temps de l'analyse, celui de la recherche des conditions sociales qui réalisent l'optimum social. C'est ici que la théorie économique néo-classique énonce une bonne nouvelle semblable à celle de l'économie classique : l'échange marchand aux prix concurrentiels permet, dans des conditions identifiées, d'atteindre un optimum et donc de réaliser collectivement ce que l'agent économique rationnel, le Robinson Crusoé des économistes, réalise seul. Le marché alloue au mieux, c'est-à-dire sans gaspillage, les ressources d'une économie, afin de permettre aux agents de réaliser autant que possible dans les contraintes 'naturelles' – c'est-à-dire relatives aux ressources initiales globales et aux techniques de production disponibles – leurs fins, elles-mêmes extra-économiques. Voir dans l'économie, et en particulier l'économie de marché, un obstacle à la vie heureuse, est alors

une contradiction, puisque que l'économie rationnelle servie par la coordination marchande vise à satisfaire les finalités des agents, qui convergent vers un désir de bonheur.

Les échanges et les prix ne sont donc nullement essentiels à la définition de la rationalité économique. Le choix en fonction des prix est superflu pour Robinson Crusoe, le recours au marché impossible. Le seul désir de ne pas gaspiller ses ressources suffit à être un bon agent économique, qui poursuit intelligemment son désir de vie heureuse. En revanche, la rationalité marchande, exprimée par des offres et demandes sur le marché en fonction des prix, permet de coordonner les décisions rationnellement lorsque l'information est dispersée. Cette information porte d'une part sur les ressources globales de l'économie, d'autre part sur les finalités de chaque agent, c'est-à-dire sa conception de la vie heureuse et les moyens qui lui permettent de la réaliser. Les prix résument et font circuler ces informations auxquelles aucun agent n'a accès dans leur totalité. Refuser la coordination des décisions économiques serait alors risquer inutilement l'irrationalité et, en définitive, enfermerait les agents dans des contraintes économiques qui ne sont pas imposées par la nature.

Nous avons pourtant l'intuition que le marché et le développement économique mènent à l'inverse de ce à quoi ils sont supposés conduire. Au lieu de mettre à distance la contrainte économique, ils en font l'élément qui envahit les vies. Au lieu d'émanciper les agents de l'économie, ils en font les esclaves. Si la théorie néo-classique exposée par Robbins ne saurait nous l'expliquer, elle permet pourtant de porter l'attention sur l'essentiel : les agents, qui souffrent de l'économie et observent impuissants le gouffre qui se creuse entre leurs finalités et les moyens de les réaliser. Au regard des approches classiques et marxistes qui négligent le principe de choix des agents, l'économie néo-classique énonce un tel principe à travers la notion de préférence, qui classe les différentes finalités des individus et les ordonne au regard d'une finalité dernière nommée 'satisfaction' ou 'utilité'.